

Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **2 (1899)**

Heft 71

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248852>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser

à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser

à la rédaction du
Pays du dimanche

à
Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

LE PAYS 27^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27^{me} année LE PAYS

Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite).

Entrée en campagne.

On donna l'ordre de la marche au pas de route, l'arme à volonté. Toute la division s'ébranle, le 37^e en tête. Bientôt nous traversons une forêt d'assez grande étendue, quand un violent orage vient nous surprendre. Le tonnerre grondait avec force, les éclairs brillaient, une obscurité alarmante régnait autour de nous, car à peine voyait-on pour poser le pied. Je remarquais sur notre droite à la lueur des feux du ciel. L'Empereur environné de maréchaux... de généraux, dont les décorations contrastaient singulièrement avec ce majestueux spectacle, que le divin créateur dirigeait de sa main puissante; les éléments en rumeur, mon âme était éprise d'un changement aussi subit qu'inattendu.

Sur le soir, le temps se calma. Nous passâmes devant quelques luttes isolées, dans l'intérieur desquelles on voyait des cuirassiers du 8^e régiment blessés, et luttant contre la mort; nous allâmes prendre position au coin d'un bois de sapin à un quart de lieue plus loin.

On mit la marmite sur le feu; elle contenait des petites poires sèches, je ne savais trop de quelle part venait ce frugal repas. Après avoir mangé, je m'enveloppai de mon sac et dormis d'un profond sommeil.

Le lendemain, les camarades de me dire: « Grand conscrit, c'est ainsi qu'ils me dénommaient) viens avec nous apprendre la manière

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 1

Par une nuit d'hiver

Il fait froid, car on est en décembre, noir, car là-bas, dans la bourgade, neuf coups résonnent dans le clocher d'ardoises. Ils s'entendent lointains, vagues, au fond de la mesure basse, au carrefour des deux routes, dans la campagne déjà.

Autrefois, c'était un coucou sculpté qui chantait les heures dans la grande chambre de la maison joyeuse, entre le lit de noyer à colonnes, le berceau recouvert de cotonnade fleurie, le vaisselier aux faïences rouges et bleues, les belles images. Il était joli comme un rayon

« re de se procurer de quoi pouvoir vivre, « puisque, à ce qu'il paraît, tout est à la merci « des lurons. »

Et en effet les autorités locales, prises à l'improviste, avaient été hors d'état d'organiser aucun moyen d'approvisionnement.

Je les suivis donc, et dans la soirée je rentrais accablé sous le poids d'une demi-douzaine d'oies, de poules, que je me dépêchais de déplumer: on faisait d'abord les parts de nos officiers, comme de juste et de raison.

J'étais devenu en peu de temps un habile pourvoyeur, car dans mes excursions par monts et par vaux, je rapportais toujours des provisions.

Les premiers jours, nous rencontrâmes sur le grand chemin un cadavre nu qui laissait voir toutes les veines de son corps, ayant perdu tout son sang: « Regarde-le bien, me disaient les anciens, car tu iras bientôt le rejoindre! » on riait de ces ridicules plaisanteries.

J'avais pu remarquer aussi dans les vastes prairies que nous parcourions, de petites éminences sur le terrain décelant des caves souterraines; une petite planche imperceptible servant de porte d'entrée, masquait parfaitement ce lieu; on l'enfonçait d'un coup de crosse. Une fois dedans, j'y trouvai des bouteilles que je me mis à remplir; alors j'en avais de suspendues autour de mon cou au moyen de ficelles qui les tenaient attachées; elles étaient au service de tous ceux que la soif gagnait, et que l'on envoyait près de moi.

L'Empereur qui n'avait jamais un instant de repos, passait au galop sur son petit cheval gris, et dès qu'on l'apercevait, de loin, on mettait le schako sur les bayonnettes, et un *vival* spontané sur toute la ligne se faisait entendre: il saluait d'un geste de la main.

Le troisième jour, on fut obligé de camper au milieu d'une forêt où nous restâmes trois

de soleil, cet intérieur rustique.

Aujourd'hui la maison joyeuse, dans une rue du bourg, a été échangée contre la mesure isolée, sur la lisière du bois. A peine quelques faïences égayent encore le vaisselier. Dans le berceau on gazouille toujours. Dans le lit on ne dort plus guère. Le coucou chante chez le revendeur. Pour savoir où elle en est de sa journée, quand le vent ne souffle pas du nord, il faut que Madeleine se lève et vienne regarder de près la vieille montre qui tiquetaque, pendue à un clou, contre le chambranle de la cheminée.

Combien de fois Madeleine s'est-elle levée ce soir? Combien de fois est-elle venue regarder de près la vieille montre?... Il est vrai qu'elle voit mal parce qu'elle pleure.

Des pas font craquer dehors la terre durcie par la gelée. La porte s'ouvre sous une main

jours, uniquement occupés à nettoyer l'armement et à blanchir la buffleterie, en attendant que des réparations à faire sur un pont soient achevées.

Ayant repris la route et marché quelques heures, nous descendîmes insensiblement, et après un détour de quelques minutes, on se vit comme par enchantement à l'entrée de Burghausen; une place sablée, en face de nous un palais d'architecture moderne, sur le balcon duquel Napoléon avec son état major nous vit défiler au son d'une bonne musique, quelques instants encore, nous traversâmes le Danube sur le pont nouvellement reconstruit.

Quelques hussards et chasseurs démontés dans des attaques d'avant garde, faisaient voir que l'ennemi se retirait, il nous tardait fort de nous mesurer avec lui.

Nous tenions les deux côtés de la route: le milieu l'était par la cavalerie, deux régiments de chasseurs, les deux de carabiniers, ensuite les 12 de cuirassiers par ordre de numéros, allant au trot. Que de fois ais-je vu de ces pauvres chevaux tomber de lassitude! on leur ôtait selles et brides, porte-manteaux, on les laissait sur place; ceux qui pouvaient se traîner sur les bords y paissaient l'herbe. *Ah!* me disais-je, « *ah! quel plaisir d'être soldat!* » c'est ainsi que nous cherchions à oublier nos peines.

En levant les yeux par hasard au moment que passait le 3^e de cuirassiers, j'y reconnus dans le chef du premier escadron, M. Wetter de Porrentruy auquel je n'osai parler, souillé que j'étais par la sueur et la poussière.

Plus tard je sus que M. Triponez, Nicolas, mon condisciple, que j'avais vu officier naguère dans La Tour d'Auvergne, était maréchal des logis au 4^e cuirassier, dont le prince Borghèse qui avait épousé Pauline sœur de Napoléon était colonel. Il n'avait pu rester dans ce corps à cause de sa mauvaise composition, tout oppo-

hative, rude. Simon entre, va droit à la cheminée, prend du bois, avive le feu, s'assied, tend ses mains vers la flamme: tout cela sans dire un mot ni à l'enfant qui dort ni à la femme qui soupire.

Au bout d'un moment, c'est elle qui parle, la pauvre!.

— Simon, as-tu soupe?

— Non.

— Veux-tu manger?

— Oui, et tout de suite. Je suis pressé.

Elle enlève l'abat-jour de la petite lampe de fer et prépare de quoi tremper une soupe. Malgré l'avis donné, elle se meut lentement, machinalement, comme ces automates qui vont, poussés par une force dont ils n'ont pas conscience. Elle met un couvert, pose auprès quelques restes de viande, puis la soupière fumante.